

## Ethnographie de soi, ethnographie de l'autre :

Michel Leiris

**Philippe Vaucher**  
*Institut d'ethnologie*  
*Université de Neuchâtel*

LA MISSION DAKAR-DJIBOUTI appartient à un contexte culturel, politique et ethnographique particulier que je situerais de manière elliptique par quelques traits : les années trente et ses divers mouvements artistiques et littéraires, le colonialisme, les expositions universelles, etc. *L'Afrique fantôme* s'inscrit en porte-à-faux par rapport à ce contexte. Mais un demi-siècle plus tard, après les aléas de ses publications, on peut se demander s'il est toujours utile de lire *L'Afrique fantôme*, si on l'a mal lu ou du moins si on en n'a pas compris la perspective et l'ampleur. On se demande d'ailleurs si ce n'est pas l'aspect « réactionnaire » selon lequel il a été reçu qui lui confère aujourd'hui encore son statut ambigu. Je m'appliquerai ici à considérer l'innovation que représente *L'Afrique fantôme* par rapport à l'expérience ethnographique et les éclairages qu'il porte indirectement sur la monographie classique, ainsi que l'enjeu et la qualification tant textuels que scripturaires de *L'Afrique fantôme*. Ce faisant, il faut préciser que tout en s'inscrivant dans le cadre des courants actuels de l'anthropologie — qui voient dans le texte, la textualisation ou la contextualité des approches particulières de cette discipline — le propos ici engagé n'a d'autre but que de revaloriser un pan de l'ethnologie française, où de nouvelles voies ainsi que des solutions avaient été proposées ou suggérées il y a longtemps déjà.

A la manière du journal d'ethnographe de Malinowski, *L'Afrique fantôme* a jeté un doute sur l'expérience ethnographique. Doute qui vient critiquer ou du moins relativiser l'ethnographie positiviste et sa restitution écrite sous forme de monographie. Je ne tenterai pas ici de faire le procès de la monographie classique, pourtant en lisant *L'Afrique fantôme*, indirectement, on

ne peut faire fi d'une critique rétrospective qui déconstruit quelques-uns des présupposés de la monographie classique.

Ce qui me semble être le plus important et le plus aisé pour aborder *L'Afrique fantôme*, c'est son caractère subjectif; caractéristique qui chez Leiris et dans *L'Afrique fantôme* relève d'une perspective méthodologique avouée. L'écriture ethnographique classique est celle d'une traduction de l'expérience de terrain sous forme textuelle. Seulement chez Leiris, cette écriture se complique par le parti pris et sous l'action d'une subjectivité multiple qui tente de se conjuguer à des contraintes d'ordre scientifique voire politique (dans le cadre de la Mission Dakar-Djibouti). Mais disons d'emblée que Leiris, au contraire de la plupart des ethnographes, a l'honnêteté de ne pas revendiquer une « autorité » ethnographique, c'est-à-dire celle de médiateur d'une vérité dans le texte. Ceci d'autant plus que son texte est difficilement qualifiable et qu'en fait plusieurs « vérités » se juxtaposent ou se superposent. Là où les vérités chez Leiris sont partielles et non partiales.

En fait Leiris nous introduit directement à la difficulté de cerner l'expérience ethnographique, mais contrairement à ce qui se passe dans la monographie classique, cette difficulté n'est pas chez lui une garantie effective d'autorité ethnographique. Notons à ce propos que Leiris est sans aucun doute l'un des premiers à avoir contesté l'autorité ethnographique en insistant sur l'absence de réciprocité dans l'interprétation ethnologique, ceci en 1950 déjà dans son article « L'Ethnologue devant le colonialisme » (Leiris, 1959).

La conjugaison d'une intention scientifique et d'un trajet subjectif, les figures de Leiris dans *L'Afrique fantôme* le montrent assez, engage une équation désirante particulière que la traditionnelle mise en scène du terrain comme exigence méthodologique contribue plutôt à masquer qu'à éclairer. C'est pourquoi il est nécessaire d'analyser, et *L'Afrique fantôme* le permet, les registres « fictionnels » aux travers desquels l'anthropologie a fait fonctionner la référence au terrain pour fonder sa positivité et se légitimer en tant que savoir. Avec Leiris, même si le terrain se présente parfois, sous certains aspects, comme une sorte de rite d'initiation, une épreuve nécessaire pour accéder à la communauté des anthropologues, il faut avouer que cela se fait par la bande. Car *L'Afrique fantôme* n'offre pas de justifications scientifiques et ne produit pas la fiction d'une clôture harmonieuse d'un

espace social étudié, même si cela eût été difficile dans le cadre de Mission Dakar-Djibouti qui tenait plus de l'errance topographique que d'un terrain fixe. Aussi *L'Afrique fantôme* n'offre pas un savoir unique ou définitif, elle a l'avantage de nous laisser l'interpréter.

Mais revenons à la question méthodologique que pose *L'Afrique fantôme*. Avec son texte *Le Sacré dans la vie quotidienne* (Hollier, 1979), Leiris range *L'Afrique fantôme* dans la perspective d'une anthropologie généralisée. Essayons donc de voir ce qui distingue ce projet de l'ethnologie française des années trente. A sa parution en 1934, *L'Afrique fantôme* apparaît comme une gaffe épistémologique, puisqu'à cette époque le point de vue positiviste prévaut dans l'analyse des faits sociaux. L'institution ethnographique française, alors à peine constituée, accueille *L'Afrique fantôme* comme une perversion de ses méthodes et une indiscretion quant aux procédés que Leiris dévoile à propos de la collecte des objets culturels (vols, rapine, recel, etc.). *L'Afrique fantôme* n'arrive pas à point nommé, ce livre remet en cause l'ethnographie française alors même qu'elle tente avec peine de se dégager du modèle des sciences naturelles.

D'une expérience de terrain dont l'ethnographie française attendait qu'elle légitime son « laboratoire », Leiris en fait du quotidien où les mythes des autres et ses propres rêves ont le même poids. Il n'y a rien ou presque dans *L'Afrique fantôme* d'une étude positive des moeurs, rien du rôle social et modérateur qu'on attendait de l'ethnologue.

Leiris pose un problème de méthode. En introduisant une dimension subjective dans la relation entre l'observateur et l'observé, il écarte la démarche objectiviste et les prétentions positivistes des sciences humaines naissantes. Car selon lui, ces mêmes sciences ne peuvent faire l'économie d'une question dont il est un des premiers à avoir explicitement tenu compte : comment et à quelles conditions un sujet peut-il poser d'autres sujets en objets de connaissance ? En tentant de mettre en équation regard, sentiment et pensée de l'ethnologue, Leiris introduit un aspect nouveau dans l'analyse ethnologique. Selon lui, nulle société, nulle culture ne possède ce lieu idéal d'où elle pourrait être vue et comprise de manière globale ou holistique; lieu idéal que pourtant l'ethnographie classique tente de créer ou du moins dont elle rêve. Aussi, avouer sous quel angle on observe une culture de-

vient une nécessité méthodologique. On ne peut alors qu'admirer l'honnêteté de Leiris à mettre en avant sa propre subjectivité, assise d'une possible connaissance réflexive.

Ainsi, la richesse des notations quotidiennes sont non seulement témoignage de ce quotidien, mais autant d'ouvertures à un autre ordre possible, que le lecteur, et non plus uniquement l'ethnographe, peut mettre en place. En effet, si l'on prend le cas de Leiris, on s'aperçoit que c'est souvent à partir de ses propres faux pas, de ses maladresses, que l'ethnographe accède à un autre ordre. C'est à partir de ses notations (rêves, obsessions, sentiments, lectures, etc.) que Leiris commence à observer, et qu'il lui devient même possible de recomposer le mouvement social ou l'appareil idéologique qu'il essaye de pénétrer. Si ces notations quotidiennes ont pu apparaître comme des erreurs, des erreurs de style dans le cadre ethnographique, il faut reconnaître que ce sont des erreurs sans lesquelles non seulement la connaissance mais la perception même de ce qui est sous ses yeux, et qui intéresse tout ethnologue, n'aurait pas été possible.

A ce niveau déjà, l'approche de Leiris révèle qu'un univers de règles, de langues, préexiste au sujet observant et qu'il conditionne non seulement ses interprétations, mais influence évidemment sa perception même. L'anthropologie contemporaine sait aujourd'hui en tenir compte, ou du moins le tente. Chez Leiris, la loi, l'ordre, l'arbitraire qui permettent d'accéder à une réalité sont donc révélés par ces minces écarts de langage, ces gestes ou ces rêves. Leiris dégage ainsi les points d'articulation qui vont lui permettre d'établir les rapports, les relations entre soi et le monde, et pouvoir ainsi décrire les assises de l'un, les décors de l'autre. Mais elles lui permettront surtout d'élucider peut-être les phénomènes sociaux ou culturels qu'il observe.

En voulant mesurer l'implication de l'observateur dans l'expérience ethnographique, Leiris adopte un point de vue critique. Même si on a trop souvent essayé de nous faire croire qu'il s'agissait par là de relater une expérience intérieure, il faut montrer une fois pour toutes qu'avec Leiris la subjectivité n'existe que parce qu'elle est en relation avec une objectivité. Aussi, avec ce double outil, l'écueil de l'expérience intérieure est-il contourné et mis en perspective. Leiris la rend transparente, ou du moins, ce qui nous importe, sociologiquement intelligible, puisqu'à chaque fois il recherche ses coordonnées tant culturelles qu'idéologiques

ou mythologiques. Car en tant qu'ethnographe, c'est-à-dire observateur d'une culture, sa visée est double : retrouver à l'échelle sociale les aspirations et conflits primordiaux de toute condition individuelle, restituer donc à l'individu une dimension culturelle, mais aussi redonner à l'expérience sociale son contenu existentiel. Leiris, et là encore il s'oppose à la perspective ethnologique positiviste, exemplifiée dans *L'Afrique fantôme* par l'ethnographie officielle dont était investie la Mission Dakar-Djibouti, ne voit pas dans les faits sociaux que des choses ou des objets.

Envisager l'expérience de l'ethnographie, interroger son histoire, comme l'a fait Leiris et comme nous tentons de la faire, c'est rattacher le savoir de l'homme sur l'homme au cheminement de l'être individuel qui tente de le découvrir. Interrogation proprement épistémologique puisqu'elle recoupe celle de la possibilité même d'un savoir sur l'homme. Se retrouve encore une fois ici la question posée précédemment : comment un sujet peut-il poser d'autres sujets en objet d'étude ? Pour Leiris, toujours il faudra mesurer cette implication personnelle. La possibilité d'un regard neutre ou objectif n'est plus de mise. Aussi l'ethnographe se doit de déterminer le degré d'incertitude ou la marge d'erreur auxquels son observation est soumise du simple fait qu'il est lui-même un sujet qui perturbe son champ d'investigation.

Ainsi les notions de différence, de distanciation, d'exotisme, toutes les représentations de l'autre, sont de la sorte infléchies, remaniées en fonction de critères non plus d'ordre géographique ou culturel, mais d'ordre méthodologique voire épistémologique. Car, il faut le rappeler, la subjectivité n'intervient pas chez Leiris en opposition à l'objectivité, mais bien en relation avec cette dernière, ou plutôt, toutes deux en fonction l'une de l'autre. Le calcul d'erreur devient alors nécessaire, car dans cette perspective l'erreur n'est pas négative, mais révélatrice de la situation réelle et incontournable de l'observation ethnographique. Par là, un pan de l'aspect phénoménologique et contextuel de la recherche sur le terrain se soumet à la discussion.

Cette position adoptée par Leiris lui permet même de faire de l'ethnographie une science mais surtout une morale d'action, une connaissance et une intervention, une quête et une enquête (cf. son article « L'Ethnographe devant le colonialisme »).

La préface de 1950 de *L'Afrique fantôme* est révélatrice de cette attitude. Leiris y condamne tout exotisme, il critique le « climat » de la Mission Dakar-Djibouti, il revendique la recherche d'une mesure plus humaine pour l'ethnographie, qui sans cette dimension resterait une science et se contredirait puisqu'elle ne saurait amener un « contact » avec l'autre. Tout l'effort de Leiris consistera d'ailleurs désormais à incliner la pratique de l'ethnographie dans le sens de l'établissement d'un réel contact, tentant de réconcilier dans cette perspective recherche de soi et recherche de l'autre en les posant solidairement, après avoir cessé de les confondre. D'une certaine façon, cette préface de 1950 place *L'Afrique fantôme* comme un document d'une possible histoire de l'attitude occidentale en face des autres peuples.

## ECRIRE UNE AFRIQUE FANTOME

Au dire de Leiris, *L'Afrique fantôme* est un livre expérimental. Il l'est doublement puisqu'il emprunte à la fois à l'écriture littéraire et à l'écriture ethnographique; il en vient à subvertir ces deux genres. Récit de voyage et journal intime, *L'Afrique fantôme* est à la charnière entre l'exploration du moi et l'exploration de l'autre. *L'Afrique fantôme* serait le parcours mental d'une mystification de l'autre jusqu'à sa reconnaissance. Leiris l'avoue volontiers, ce livre est le résultat d'un « fallacieux essai se faire autre en effectuant une plongée — d'ailleurs toute symbolique — dans une 'mentalité primitive' dont j'éprouvais la nostalgie ». Depuis « De la littérature considérée comme une tauromachie », on sait que Leiris a une conception particulière du littéraire. Ce qui se passe dans la littérature est dénué de valeur s'il n'y a pas de défi aux usages qui comporte un risque sciemment pris. Selon cette conception, même *L'Afrique fantôme* a rempli le contrat lors de sa parution. Associée à l'ethnographie dans *L'Afrique fantôme*, ce que requiert Leiris de la littérature est une exigence elle aussi fallacieuse : une vérité indépendante des époques et des lieux. Mais cette exigence cadre tout à fait avec une définition possible de l'entreprise anthropologique d'un point de vue psychologique. Même si l'entreprise ethnographique implique un code, ne serait-ce que lors de sa traduction, Leiris y trouve la dimension morbide et le danger nécessaires auxquels toute littérature, même

lorsqu'elle se définit par un refus de tout code, ne peut donner accès puisqu'elle est fictive.

Avant de caractériser le texte, il me semble important de relativiser un jugement souvent émis à propos de *L'Afrique fantôme*. On sait que Leiris a consacré sa vie littéraire à une recherche autobiographique particulière. Et trop souvent, encore une fois, on a voulu voir ou faire de *L'Afrique fantôme* une sorte d'« autobiographie ethnographique ». Pourtant Leiris lui-même conteste cette conception. Il faut avouer qu'en effet elle est réductrice; en voulant absolument conjuguer la part littéraire et la perspective ethnographique, on se prive de multiples potentialités de lecture. Il est préférable de les distinguer, car c'est ce qui sépare ces deux perspectives qui est significatif. En fait, ces deux perspectives sont deux possibilités de lire *L'Afrique fantôme*. Et aucune des deux n'épuise l'expérience de terrain, elles sont deux manières de faire cette expérience. Car le projet d'une « anthropologie généralisée » n'est jamais théorisé par Leiris, ou plutôt, il n'a pas élaboré une anthropologie par une réflexion théorique mais par une poésie — exprimer sous forme artistique sa propre conception du monde, voir son article « Regard vers Alfred Métraux » (Leiris, 1969) — et par la découverte de la vision du monde qu'offrent les sciences humaines.

On a toujours abordé *L'Afrique fantôme* en croyant que ce livre n'avait de rapport à l'ethnographie que par son contenu et non par son écriture. J'aimerais montrer que cela n'est pas le cas et qu'une fois encore l'on a été réducteur dans les lectures précédentes. De plus, cette ou ces écritures révèlent rétrospectivement quelques caractéristiques de ce que *L'Afrique fantôme* n'est pas, c'est-à-dire une monographie ethnographique classique. Car selon Leiris, il y a impossibilité d'unifier les matériaux ethnographiques, surtout pas pour l'écriture. En fait, dans le passage des matériaux d'une relation à une relation, c'est l'écriture elle-même qui s'est mise en cause. Pourtant, ce qui fonde cette écriture reste très classique, voire stendhalien : ne rien noter que l'on n'ait vu ou senti soi-même. Technique qui se satisfait donc très bien du projet méthodologique que s'est fixé Leiris. On a affaire en fait à une sorte de pacte scripturaire, confirmé d'ailleurs par la citation des *Confessions* de Rousseau qui ouvre *L'Afrique fantôme*.

*L'Afrique fantôme* juxtapose et/ou superpose un ensemble d'éléments dont la liste semble difficilement exhaustive : intros-

peption, récits de rêves, lectures diverses, échange épistolaire, expérience intime sous forme de journal, expérience ethnographique, quotidienneté, etc. Ceci sans aucune entrée en matière, sans expliquer le pourquoi des éléments ou autres événements retenus, sans ordre donc. En fait, *L'Afrique fantôme* n'offre rien de ce qu'on pourrait attendre d'une relation censée rendre compte d'une mission ethnographique et linguistique officielle dont Leiris était pourtant le secrétaire-archiviste. L'intérêt pour le réel, pour tout le réel, est total chez Leiris. Et cet intérêt multiple ou divers montre qu'il y a un refus avoué de toute hiérarchisation des faits observés : le signifiant côtoie l'insignifiant. Certains éléments n'apparaissent d'ailleurs signifiants qu'*a posteriori*. Notons déjà ici que c'est justement une hiérarchisation de l'observation qu'on reproche aujourd'hui à la monographie ethnographique classique. Il suffit d'ouvrir le livre pour s'apercevoir qu'il est principalement écrit par parataxes, par juxtapositions. Il n'y a pas de liaisons forcées ou évidentes entre les phrases. Certaines phrases sont incomplètes : pas de sujet, pas d'auxiliaires avec les participes. Leiris procède par images, par collages, sans se préoccuper de liaisons : les phrases elles-mêmes, comme les faits observés, ne sont pas hiérarchisées par une structure narrative ou la perspective d'un récit.

Bien que *L'Afrique fantôme* soit un journal, la chronologie n'est pas la base de l'écriture; se sont plutôt les faits qui le sont. Faits d'ailleurs souvent ramenés aux mots, des mots-clés mis sur fiches. Écriture particulière que Leiris pratiquera longtemps encore et qu'il tire du travail ethnographique même. Ramener les faits aux mots, puis les mots sur fiches, c'est faire jaillir les idées, encore une fois sans les hiérarchiser, au lieu de les exploiter à l'expression de pensées préconstruites. Mais un danger existe, Leiris en prend le risque, car de la simple juxtaposition, il se peut et ce fut souvent le cas — d'où le scandale —, que le lecteur la transforme en comparaison. \*

Outre la fiche, *L'Afrique fantôme* présente deux autres types d'écriture : le journal et le carnet. Le journal essaye de maintenir une certaine proximité temporelle entre l'événement et sa relation. Il tente aussi de maintenir une proximité d'énonciation entre le narrateur et le narrataire. Il relève d'une écriture non articulée, si ce n'est peut-être par thèmes; une écriture fragmentaire donc. Écrit pour soi, il l'est selon un style qui peut se

passer de toute rhétorique apparente. Le journal est donc propice au réel (réfèrent) et au subjectif. Mais gardant le projet de publier, Leiris s'interroge constamment sur le fait même d'écrire. Il y a donc une rhétorique implicite de l'inachevé et du fragment, une réfraction de l'écriture sur soi. Le carnet, lui, est surtout le témoignage et la voix de l'autre (notations directes de chants, de paroles, etc.). Mais il sépare et distingue aussi : du simple fait qu'il faille écrire, il crée une distance entre le réel et le sujet écrivant. Reste alors une sorte d'impossibilité de partager la vie des autres, leurs fêtes, rites, possessions. Impossibilité d'être et de connaître simultanément. Ceci même s'il y a refus de sacrifier le réalisme au solennel, c'est-à-dire un refus de se laisser « absorber » par l'observation afin de tenter de restituer le réel de manière autonome.

L'écriture ethnographique est donc problématique : la figure de l'autre est double, celle d'une altérité — la voix de l'autre — et celle d'une aliénation — parce que l'autre confine l'ethnographe à une certaine fonction : le connaître. Cette problématique n'est certes pas propre à Leiris uniquement, mais elle révèle chez lui une dialectique que l'on retrouve constamment dans *L'Afrique fantôme* : un mouvement simultanément vers et à l'écart de l'autre. Paradoxalement son statut d'ethnographe le retient à l'extérieur de ce qui l'attire.

Pourtant Leiris s'essaye à trois voies pour rencontrer l'altérité. Tout d'abord une voie scientifique, l'enquête ethnographique proprement dite. Souvent dévalorisée, parce que trop abstraite, elle conduit à une aliénation du fait d'une objectivité présupposée. Pour Leiris, découvrir l'autre ce serait participer. Or, avec l'enquête scientifique, il a plutôt un sentiment d'aliénation d'avec tout moi culturel. Il existe aussi une voie religieuse où Leiris, en cherchant à s'intégrer au sacré, parvient, en quelques occasions, à atteindre une certaine participation. La découverte de l'autre se fait par une description « sympathique » au travers de laquelle il espère une transformation : devenir autre, c'est intérioriser l'altérité (ce qui aboutira aux scènes de transe ou d'extase en relation avec les esprits zar). Mais cette voie elle aussi sera déceptive, à cause de la suspicion même de Leiris. Une dernière voie, certes mineure, que l'on soupçonne dans *L'Afrique fantôme*, mais qui se révèle dans *L'Age d'homme* : une voie amoureuse. Leiris a aimé une femme, Emawayish.

A ce stade, il faut se demander si nous pouvons poursuivre nos élucubrations. La littérature et l'ethnographie, telles qu'elles sont mises en oeuvre dans *L'Afrique fantôme*, nous permettent-elles de connaître la situation de celui qui écrit, de mesurer la relation qu'il entretient avec l'autre ? Il faut alors considérer littérature et ethnologie comme instruments d'analyse.

Même s'il n'aboutit pas à un texte ethnographique classique, *L'Afrique fantôme* est un parcours de figures : le départ, la rencontre d'un monde inconnu, l'expérience de l'autre, la déception, ... et le retour obéissent à des formes de l'ici. Ces figures mêmes lèvent l'hypothèque du réalisme du récit. C'est au travers d'elles que l'univers autre peut être vu et écrit, qu'il peut y avoir une représentation. Bien que *L'Afrique fantôme* laisse fréquemment entrevoir une impossibilité d'écrire et de décrire, il nous est tout de même loisible de tenter de voir comment Leiris organise sa compréhension du monde.

L'écriture du voyage telle que la pratique Leiris dans *L'Afrique fantôme* rend symbolique les éléments tirés du réel, symbolisme qui dénote simplement une impossibilité d'aller plus loin dans la représentation scripturale. On peut dire que chez lui, la représentation est de nature à la fois symbolique et immédiate — c'est-à-dire non médiatisée par une quelconque volonté —, et ceci par identification, projection avec ou sur le milieu. L'écriture de *L'Afrique fantôme* met en scène et donne à voir les opérations par lesquelles Leiris fait sens avec le réel, de quelle manière il le configure, comment l'objet est connu au travers du filtre de l'écriture. Ainsi, tout transport et le voyage lui-même deviennent de nature symbolique dès qu'il sont écrits; les rêves eux-mêmes deviennent signifiants, voire performants, dans le sens où même le monde de l'évocation onirique donne sens à l'écriture du voyage et à celle de l'expérience de terrain : tributaires de modèles et de conflits entre modèles culturels différents, les rêves de Leiris dans *L'Afrique fantôme* ne sont pas simplement des déplacements mentaux figurés. Ainsi que toutes autres figures, ils participent d'une mise en communication généralisée, d'une recherche de règles de communication entre le monde de l'ethnographe et tout monde autre.

Dans la prière d'insérer de 1934, Leiris avertissait le lecteur de l'illisibilité de *L'Afrique fantôme*. L'imaginaire réaliste (vraisemblance) est rejeté en faveur d'un impossible enregistrement honnête du réel (ressemblance). *L'Afrique fantôme* est une

collection ethnographique où Leiris a condensé, à l'état brut, un ensemble de faits et d'images qu'il se refuse à exploiter en laissant travailler une quelconque méthodologie préconstruite voire toute imagination narratrice. Il rejette donc toute affabulation et n'admet pour matériaux que des faits véridiques et vérifiables, même s'ils lui sont propres. Pourtant se pose la question du genre et de la réception du livre : quelles sortes de mensonges sont acceptables ou nécessaires pour rendre une expérience de terrain lisible ? Leiris en disant tout, subvertit le récit ethnographique et colonial. Certes à l'intérieur même de *L'Afrique fantôme* apparaissent des modèles d'écriture (Livingstone, Rimbaud, Roussel, Conrad, etc.), mais il lui faut additionner ses propres revendications méthodologiques et épistémologiques. Il renonce donc à la quête d'un récit organisateur : « Au lecteur de découvrir... ». Evinçant toute forme discursive de narration, Leiris fait de *L'Afrique fantôme* un texte qui chaque jour commence et recommence.

Ce qui préoccupe au sein de *L'Afrique fantôme*, ce n'est pas tant la dissolution d'une subjectivité liée aux thèmes de la culture et de la langue — ce ne sont là que des topoï —, mais plutôt, dans notre perspective, son origine. C'est-à-dire la vision de la culture et de la langue comme « fictions ethnographiques » par rapport à un terrain et à sa représentation littéraire. Certes Leiris apparaît dans *L'Afrique fantôme* comme obsessionnellement absorbé par lui-même, fréquemment déprimé, en proie à de constants fantasmes sexuels ou scatologiques — un certain masochisme même : manière de se faire plus humain par l'agression du corps —, piégé dans un interminable combat pour maintenir sauve la morale — éthique tant professionnelle qu'européenne —, pour rassembler ses esprits. Pourtant l'angoisse, la confusion, laissent la place à un certain relativisme culturel et à une réflexion anti-coloniale. A ce titre, *L'Afrique fantôme* est un document important pour l'histoire de l'anthropologie, non en ce qu'il révélerait une unique vérité ethnographique, mais surtout parce qu'elle force le lecteur à se collecter lui aussi avec les complexités réelles des rencontres que fait Leiris sur le terrain. De plus, ce même lecteur se voit contraint de traiter comme de partielles fictions les passages qui tentent de rendre compte du travail ethnographique.

La force de *L'Afrique fantôme* par rapport à une monographie classique est donc son statut de « vérité » en regard du moment

ethnographique et de sa traduction. Au lieu de biaiser ce qui est observé selon une perspective holistique, les vérités au sein de *L'Afrique fantôme* manifestent l'aspect fragmentaire du moment ethnographique. Ce qui ne veut pas dire que dans le cas de la monographie classique il s'agit de mensonge, non, mais plutôt de parti pris. Alors qu'avec *L'Afrique fantôme*, on observe une juxtaposition de vérités différentes qui ne s'excluent pas. Vérités qu'il faut analyser en découvrant les « règles » qui ont présidé à leur transcription. Position qui d'un point de vue ethnographique est certes subjective, mais qui a l'avantage de laisser entrevoir l'émergence d'une « autorité » qui juxtapose scrupuleusement différentes vérités. On pourrait dire qu'au départ Leiris ne sait pas « mentir » selon la perspective ou le paradigme ethnographique de son époque. Plus précisément, il ne sait ou ne veut pas communiquer à l'intérieur des fictions collectives qui sont acceptées — délibérément ou inconsciemment — par l'institution ethnologique.

Leiris offre donc deux points de vue particuliers sur le moment ethnographique : ethnographe, il s'applique parfois à tenter de construire des fictions culturelles, mais écrivain, il opte souvent pour une position relativiste qui fait qu'il représente cette activité ethnographique comme le fait d'une croyance délibérée.

De plus, sous sa forme de journal, *L'Afrique fantôme* révèle un double aspect de la personnalité de Leiris. Tout d'abord un monde subjectif qui mêle une multiplicité de voix et d'univers d'évasions (rêves, romans, lettres, etc.). Mais, tiraillé dans une multitude de directions, complètement décentré, Leiris se cramponne à la routine de son travail, à son journal. D'une certaine façon, Leiris l'établit lui-même dans son journal, le travail ethnographique et sa restitution deviennent des activités nécessaires au maintien de sa propre personnalité. Quoi qu'il en dise, *L'Afrique fantôme* reste sous plusieurs aspects la démonstration de l'accomplissement d'une personnalité éthique. Certes son identité ne se dévoile guère, mais c'est le Leiris « mythique » de *L'Afrique fantôme* qui se révèle. Le journal, par les fréquentes auto-exhortations qui y figurent, montre combien Leiris tente d'éviter toute distraction, essaye de se mettre au travail. *L'Afrique fantôme* suggère que l'observation de cultures autres ne peut se faire sans l'établissement d'une personnalité individuelle de l'ethnographe. Par là, *L'Afrique fantôme* et la figure de Leiris découvrent un as-

pect important de l'anthropologie : une culture ne peut devenir visible ou lisible comme objet d'étude que si un « moi » ethnographique peut trouver une certaine identité médiatique.

*L'Afrique fantôme* sous sa forme journalistique est un lieu où Leiris tente d'établir une subjectivité cohérente. Ceci par identification avec les voix de l'altérité et leur monde respectif. Par la même occasion s'offre alors la possibilité d'un passage réel au-delà de la fragmentation apparente de *L'Afrique fantôme*. Normalement, la monographie classique, pour unifier ce désordre, pratique une écriture combinatoire qui se force à restituer la culture observée sous une forme cohérente, homogène et holistique. Par rapport à l'éclatement ou à l'incohérence que peut présenter en première lecture l'expérience ethnographique chez Leiris, on en vient à soupçonner que la ré-écriture ethnographique classique résulte d'une sorte de « mentir-vrai ». Ce que révèle donc *L'Afrique fantôme* est que si une compréhension ethnographique est possible, elle est redevable autant d'une création scripturaire que des qualités intrinsèques que doit avoir tout travail sur le terrain. Rétrospectivement, *L'Afrique fantôme* montre que la compréhension anthropologique emprunte aussi à la rhétorique.

## LIRE UNE AFRIQUE FANTOME

*L'Afrique fantôme* nous laisse clairement entrevoir ce qu'il y a derrière tout récit de voyage : un drame de la communication. Une communication qui tente de s'établir entre des sujets, mais qui révèle à chaque fois un rapport de forces (exploitation, colonialisme, etc.) et un échange de signes difficile (les univers sémiologiques mis en contact sont hétérogènes). Il y a donc dans *L'Afrique fantôme* une discordance frappante : il y a l'univers individuel de Leiris et un univers total, multiple, voire englobant (animal, végétal, géographique, humain, ... en un mot l'Afrique), univers auquel Leiris se mesure et dans lequel il a peur de se perdre.

Les difficultés qu'il éprouve sont celles de tout voyageur à qui l'on demande de produire une représentation mentale au moment même où il vit des différences. C'est ce qui provoque un décentrement. Le voyage remet donc en question la propre identité

de Leiris : il n'est plus un sujet fixe, mais mobile, nomade. Ce qui ne va pas sans provoquer des transformations jusque dans son langage même.

Le journal devient une nécessité, il évite de se perdre et permet le maintien d'une certaine identité. Pourtant le journal ne possède pas d'écriture propre. Il participe de deux directions que *L'Afrique fantôme* montre très bien. Tout d'abord, il est le lieu de notation de tout détail technique, c'est-à-dire tout ce qui concerne les moyens de l'exploration et leur adaptation au réel. C'est l'aspect ethnographique de *L'Afrique fantôme* et de la Mission Dakar-Djibouti : pour lire les signes, il faut aussi les considérer comme des moyens de médiation. L'ethnographie sous son aspect technique est une sorte de machinerie qui permet à l'homme de terrain de s'adapter au réel. De plus, au sein du journal, les observations sont ponctuelles : il n'y a pas de continuité dans le voyage, les observations sont soumises à la dispersion des rencontres. D'où la nécessité de les noter chronologiquement afin d'insérer le voyage dans une temporalité. Car le voyage, au dire même de Leiris, est une perte de temps (ce qui ne veut nullement dire inutile). La Mission Dakar-Djibouti programmée au départ devient rapidement une dérive, une errance. *L'Afrique fantôme* nous montre très bien que l'espace-temps du voyage n'est pas ordonné. Leiris tente donc de le faire par l'écriture. Mais même à ce niveau il y a difficulté. La représentation scripturaire est contraire à l'esprit du voyage qui est plutôt abandon à la surprise, au hasard (même si cet abandon devient lui aussi peu à peu répétition, habitude).

Mission officielle, la Mission Dakar-Djibouti se devait d'établir un rapport scientifique, alors que Leiris en fait plutôt une relation littéraire. *L'Afrique fantôme* présente très bien ces deux aspects de Mission Dakar-Djibouti, le livre met en lumière l'importance du pouvoir qui a rendu possible cette mission : colonialisme, administration. Mais Leiris y manifeste aussi une volonté de savoir, un désir de connaître. Si *L'Afrique fantôme* peut paraître désordonné en apparence, il relève tout de même d'une volonté de stratifier, de domestiquer l'espace traversé. Ne serait-ce dans le simple fait que Leiris tente de se situer. Il y a donc une mise en ordre que le langage tente d'opérer. Et cette mise en ordre Leiris ne l'opère pas seulement par rapport à ce qu'il observe, mais en lui-même aussi. *L'Afrique fantôme* ne résume pas simplement la

Mission Dakar-Djibouti selon un tableau général de singularités, mais accumule ces singularités selon des lignes de fuite qui sont le voyage, l'objet du voyage. Aussi peut-on dire que la Mission Dakar-Djibouti par rapport aux territoires traversés et *L'Afrique fantôme* pour Leiris sont des entreprises de re-territorialisation (coloniale ou personnelle).

*L'Afrique fantôme* montre que la description ethnographique peut difficilement obéir à une mimésis, il ne peut pas y avoir idéalement de reproduction d'un modèle préexistant, cela nécessiterait une fixité ou stabilité pour l'ethnographe. Lorsque Leiris tente de transcrire le réel, il restitue en fait un mélange de lui-même (ce qu'il appelle sa subjectivité) avec le réel, mélange variable, qui peut tendre vers une certaine objectivité, mais qui se réduit le plus souvent à une sorte d'expérience de la présence. Ceci montre de toute façon qu'il y a une relativité du rapport sujet/objet. Et c'est cette relativité que rétrospectivement *L'Afrique fantôme* révèle au sujet de toute expérience ethnographique.

Prenons par exemple l'expression du rapport entre l'ethnographe et l'autre. Sous sa forme la plus immédiate, ce rapport devrait s'exprimer par le dialogue. Or au sein de *L'Afrique fantôme*, comme d'ailleurs dans la plupart des monographies, le dialogue est restitué sous forme de monologue : l'autre a dans *L'Afrique fantôme* une voix imaginaire, c'est-à-dire que Leiris reporte sur lui une part de son imagination. Plus précisément, Leiris tend à voir l'image de lui-même qui est l'autre en lui. Il fixe en fait le rapport discontinu et fluctuant qu'il a avec les autres dans une continuité qui est la sienne. Il s'agit d'une position régressive par rapport à la relation ethnographique. Leiris a tendance à se défendre de tout contact dans la mesure où à chaque fois ces contacts mettent en cause son identité et donc sa possibilité de parler.

*L'Afrique fantôme* met en évidence la difficulté d'accorder observation et réflexion anthropologique. Certains passages montrent assez bien que Leiris éprouve quelques difficultés à voir et à méditer en même temps. C'est d'ailleurs ce qu'il reproche à l'ethnographie ou plus exactement à la fonction qui lui est assignée au sein de la Mission Dakar-Djibouti. Souvent, face à un spectacle (par exemple la possession), Leiris est tout à fait conscient que l'observation exige une continuité de la vision, une at-

tention qui pourrait ouvrir parfois à la participation. Mais trop souvent la réflexion ethnographique vient interrompre cette observation. A ceci Leiris tente de proposer quelques solutions. Il tente de pratiquer ce qu'il ne peut apprendre. Pratiquer signifie chez lui vivre et agir avec ceux qu'on observe. Etre lié à eux par un quelconque système d'intérêt qui devrait permettre une compréhension. Leiris conçoit l'ethnographie comme un système d'échange (selon les trois voies dont j'ai déjà parlé).

Tout ceci fait l'ambiguïté de *L'Afrique fantôme*. Leiris doit se mettre entre parenthèses dès qu'il participe, mais doit aussi s'affirmer en tant que sujet percevant. C'est pourquoi *L'Afrique fantôme* dans son écriture est une mise en question. Cet ouvrage est moins une description (géographique, ethnographique, etc.) que le lieu d'une problématique : qu'est-ce qu'être ethnographe et écrivain en même temps ? On se rend compte alors que la Mission Dakar-Djibouti autant que *L'Afrique fantôme* est plus une topologie que la simple traversée d'un espace. Une topologie, un espace en tant que moyen de vivre, espace animé, manière de parler aussi. Et ce qui permet l'existence de cette topologie est justement la présence d'un sujet problématique, Leiris lui-même.

*L'Afrique fantôme* pose donc un problème d'achèvement d'ordre esthétique. Outre le fait qu'on se demande pourquoi Leiris a publié cet ouvrage, on s'aperçoit qu'il change de destinataire en cours de route, Ethnographique au départ, *L'Afrique fantôme* devient de plus en plus littéraire. Des rapports complexes entre l'écrivain et l'écrivant se tissent peu à peu et voilent la possibilité même d'un destinataire. Leiris change temporellement de statut par rapport à son texte. Son écriture, intentionnelle au départ, devient une pré-écriture sans destinataire.

*L'Afrique fantôme* met en cause les illusions entre le sujet percevant et le sujet écrivant. La mémoire, la conscience, l'esprit de Leiris sont dispersés. Le lien entre le sujet percevant (l'ethnographe) et le sujet écrivant (dans ses rêves, ses souvenirs, etc.) est une espèce d'imaginaire. Imaginaire qui seul peut rendre compte de ce jeu entre le sujet percevant et l'espace parcouru. Imaginaire qui n'est pas comme on le croit trop souvent donné, mais qui est à inventer chaque fois. C'est lui qui permettra de passer d'une position à une autre. Tout se ramène en quelque sorte à une discordance de l'espace et du temps par rapport au cadre de perception de l'ethnographe. Discordance que l'autre va mettre en

évidence chez et pour l'ethnographe lui-même. Leiris fait la découverte d'une diversité et d'une variété inconnues. Dès qu'il découvre un rapport il met un nom. Mais souvent ce rapport n'est même pas concevable. C'est alors que le saut est imaginaire et que celui-ci peut combler les lacunes du savoir.

Cet imaginaire n'est pas à concevoir comme un rêve, mais bien comme un moyen de conquête du réel. Souvent dans *L'Afrique fantôme* la rencontre, le contact avec l'ailleurs ou l'altérité se fait sur un autre mode que le réel. Ce n'est pas alors l'identité de l'objet ou de l'autre qui devient important, mais la place qu'ils prennent dans la représentation que Leiris en donne. Et c'est dans cette différence que Leiris cherche à connaître. L'imaginaire chez Leiris, et au sein de *L'Afrique fantôme*, est fait de relations privilégiées avec ce qu'il voit.

Au sein de la Mission Dakar-Djibouti, Leiris fait l'expérience d'une écriture « naturelle », non encore constituée parce que corporelle : il écrit en voyageant. C'est seulement cette conscience d'écrire qui lui donne une certaine « rationalité ethnographique » par rapport à ce qu'il voit. Il fait une expérience de l'extériorité qui s'apparente à une découverte de soi-même, c'est-à-dire une expérience de sa subjectivité, une recherche d'identité, alors même qu'il tente de s'effacer. En ce sens, *L'Afrique fantôme* apparaît tout de même, selon une certaine perspective, comme un romanesque expérimental. Simplement les aventures fictives sont remplacées par l'expérience. On comprend alors la volonté de Leiris de se faire reconnaître pour ce qu'il est et non pour un autre. Car l'imaginaire multiple et divers de Leiris ne possède pas d'unité. Il en est lui-même le sujet, au sens de subjectum. Il devient le prétexte de cette surface d'inscription qu'est *L'Afrique fantôme*. Cela lui permet donc de substituer à la linéarité de la Mission Dakar-Djibouti, un autre réseau de connexions. C'est comme si *L'Afrique fantôme* perpétuait une expérience qui est plus ancienne ou autre que notre subjectivité moderne. Par là on rejoint aussi une préoccupation totalement anthropologique. Là encore la difficulté de *L'Afrique fantôme* du point de vue de son écriture. Tout en gardant les apparences d'un langage classique, Leiris invente et utilise une langue qui relève d'un autre niveau que celui du visible ou du lisible. Les référents ne sont plus les mêmes que ceux de la logique ethnographique traditionnelle. Le monde tel qu'il est perçu dans *L'Afrique fantôme* n'a pas la même

configuration que celui qui est restitué par le langage ethnographique classique : aucune structure, aucun centre ne le hiérarchise. *L'Afrique fantôme* restitue un monde hétérogène où sont mis en contact des univers de significations différents.

La vision du monde chez Leiris apparaît comme irrationnelle parce qu'aucune connexion rassurante n'est plus possible. *L'Afrique fantôme* révèle une sorte de dispersion généralisée par rapport à laquelle le lecteur ne peut se situer. C'est ce qui choqua lors de la parution de *L'Afrique fantôme*. On attendait de ce livre qu'il soit une description de la Mission Dakar-Djibouti, alors qu'il en est déjà une interprétation.

D'un point de vue plus littéraire, *L'Afrique fantôme* pose trois problèmes fondamentaux. Un problème d'énonciation : Leiris écrivain n'est pas identique à Leiris ethnographe. Il n'y a pas de réel énonciateur. C'est souvent au lecteur de prendre en charge le texte. Un problème de description : comment inscrire ce qui est observé ? Et un problème de dénomination : la littérature anthropologique tente de transformer le moment ethnographique en un objet sur lequel elle puisse agir. Comment donc transformer le nom que l'on donne à ce que l'on voit pour qu'il devienne objet de savoir ?

On s'aperçoit assez vite que l'organisation du monde n'est pas la même que celle de l'écriture. Or *L'Afrique fantôme* tente de faire correspondre ces organisations, mais ceci aux dépens de l'écriture ethnographique classique, qui elle met en branle une certaine rhétorique permettant de rendre compréhensible l'expérience à force de réductions, métaphores, synecdoques ou métonymies. En fait le processus d'achèvement de l'ouvrage ethnographique dans *L'Afrique fantôme* n'est pas mené jusqu'au bout. L'importance est capitale, car cela permet de comprendre rétroactivement la monographie classique.

A la fois carnet de notes, journal intime, travail de mise en fiches, *L'Afrique fantôme* n'est donc pas transformé en monographie. Le travail de conversion en un système achevé et cohérent de propositions n'est volontairement pas fait. Il laisse par là entrevoir indirectement le travail que tout ethnographe est normalement amené à faire. Travail derrière lequel transparaît de plus le fonctionnement de l'esprit, c'est-à-dire la façon dont nous comprenons les choses à partir de l'expérience.

Le travail de l'ethnographe tire sa pertinence de la force des liaisons qu'il établit par l'attention entre les choses. Et l'on sait, surtout depuis le structuralisme, l'importance de ces liaisons (capables d'imposer un ordre). Chez Leiris écrivain la mémoire et l'imagination (de nature symbolique) jouent ce rôle de liaison. Tout le travail de l'écrivain ou du lecteur consistera donc à reproduire par le langage ou par la lecture ces liaisons. Leiris reste attentif à ne pas faire de ce travail de liaison entre ce qu'il perçoit, ressent ou voit, un automatisme qui tendrait à remplacer l'attention même. Automatisme qu'il reproche au travail ethnographique tel qu'il est conçu au sein de la Mission Dakar-Djibouti : une sorte d'enquête administrative, voire policière. Il cherche donc des moyens pour se garantir de cet automatisme. C'est à mon sens dans la forme même de *L'Afrique fantôme* que Leiris propose une solution. Car *L'Afrique fantôme* laisse justement au lecteur la possibilité de faire par lui-même tout ce travail de liaison, de mise en rapport. *L'Afrique fantôme* dans sa forme est un appel au lecteur pour qu'il établisse ce que l'auteur n'a pas volontairement fait. L'imagination du lecteur devrait tenter de reproduire celle de l'auteur.

Double travail pour le lecteur. Tout d'abord, faire le lien entre les connaissances pratiques de Leiris, connaissances qui n'ont pas à proprement parler de langage, et les connaissances ethnographiques que Leiris acquiert peu à peu. Faire passer un visible dans un dicible, passer d'une perception à un discours. En ce sens, Leiris force donc le lecteur à opérer un travail identique à celui qu'il pratique sur le terrain. A partir de sensations, Leiris comme le lecteur doivent exercer leur attention pour voir les relations entre les différentes choses observées ou lues. Etre attentif, c'est donc justement voir les rapports cachés qui vont permettre au discours anthropologique de se constituer. Il est donc possible, si le travail de liaison est bien fait, de comprendre la genèse de tout discours anthropologique. Discours qui établit et classe des liaisons, une sorte de mathesis.

Mais il importe encore de connaître quelle est la situation de Leiris en tant que locuteur. Face à l'exotisme, Leiris a tendance à se déformer et à tout déformer. Ce qui met en question son pouvoir de parler. Surtout dans son cas puisqu'il n'est à l'aise ni face aux sociétés qu'il rencontre ni par rapport à la culture occidentale qu'il a volontairement quittée. Aussi, l'identité de Leiris dans

*L'Afrique fantôme*, au lieu de s'exprimer sous une forme unitaire, s'exprime par un jeu de rapports, de rapports de personnes : un rapport non encore qualifié s'établit avec l'autre.

Or l'on sait depuis longtemps, mais plus particulièrement depuis la publication du journal de Malinowski, ou des *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss, que ce rapport prend souvent l'expression d'une paranoïa. Le voyage met en évidence des troubles psychiques chez l'ethnographe. Troubles qui apparaissent particulièrement lorsqu'il s'agit d'établir un contact avec l'autre : comment rencontrer l'autre ? Leiris montre très bien que lorsque ce contact ne s'établit pas, l'ethnographe aura tendance à se culpabiliser. Il va devoir alors travailler en lui pour rendre acceptables les frontières qui le séparent de l'autre : c'est l'aspect journal intime de *L'Afrique fantôme*. On voit alors s'inscrire dans le texte les rapports entre celui qui parle et ceux dont il parle (y compris lui-même). Expérience de langage dans la mesure où le langage est justement à la fois ce que Leiris possède en commun avec l'autre, et ce qui lui permet aussi d'entretenir ses fantasmes les plus secrets.

On s'est d'ailleurs trompé sur la valeur de ces fantasmes chez Leiris. Ils ne révèlent pas simplement sa propre personnalité. Car dans ces fantasmes l'autre est chaque fois engagé. Le détour qui permettrait une justification de ces fantasmes serait de les considérer eux aussi comme une mise en acte de la communication : car ces fantasmes mettent en cause le problème des rapports de l'individu avec la société. En ce sens ce détour permet dans quelques passages de *L'Afrique fantôme* de retrouver dans sa pureté la relation entre nous-même et l'autre.

*L'Afrique fantôme* témoignerait d'une volonté de trouver une ouverture à autrui; Leiris produit donc un discours qu'il ne peut fermer lui-même. Il est à la recherche de règles de communication.

## EN GUISE DE CONCLUSION

J'adopterai moi aussi, pour terminer cette lecture de *L'Afrique fantôme*, une position plus subjective. Ceci afin de montrer les potentialités qu'offre cet ouvrage à l'interprétation. Interpréter *L'Afrique fantôme* nous modifie, non seulement dans le fait

même de l'interprétation qui place le texte dans un réseau de rapports inédits, mais aussi parce que *L'Afrique fantôme*, au dire même de Leiris, est un texte de nature symbolique et qu'il nous oblige à chercher des réponses particulières à ces rapports.

Le symbolique apparaît dans *L'Afrique fantôme* comme un dispositif mental, apte à construire des représentations, mais surtout, dans le cas de Leiris, le symbolique constitue en quelque sorte l'ensemble des activités et des productions que restitue *L'Afrique fantôme*. Ce qu'il s'agit donc de connaître.

Orientation proprement anthropologique, puisque la fabrication du texte et son interprétation sont considérées comme des activités comparables aux outils cognitifs et représentationnels que Leiris utilise pour restituer tant sa formalisation méthodologique que la traduction des comportements sociaux qu'il observe sur le terrain. Il y a ici une double volonté de rapporter de l'Afrique une réalité perçue et de lui conférer un statut d'objet de savoir non pas déterminé mais reproductible, c'est-à-dire interprétable. D'une certaine façon Leiris établit la même relation subjective entre ce qu'il observe et ce qu'il en restitue, que celle que possède tout auteur avec son lecteur (Reichler, 1989).

Caractère symbolique du texte donc : dans sa genèse et dans le rapport qu'il établit entre le langage et le monde. Caractère symbolique qui tente de surmonter le paradoxe qui veut qu'à jamais l'expérience et la lettre soient séparées. Caractère symbolique qui implique un type particulier de déchiffrement du texte. S'il y a un mouvement d'identification qu'effectue le lecteur, après l'avoir observé dans le travail de l'auteur, celui-ci est à mettre en corrélation avec la poursuite d'une intelligibilité analytique.

Tout en restant conscient que ces procédures qui permettent une lecture de *L'Afrique fantôme* sont une base de travail et jamais un but en soi. Elles ne servent qu'à asseoir sur des faits toujours vérifiables l'essor de l'interprétation, subjective et risquée elle-même, mais proprement littéraire selon Leiris. Le sens n'est plus alors un contenu qu'il faut découvrir et expliquer, il devient, comme *L'Afrique fantôme* nous le montre, la résultante d'un jeu de rapports dont il faut mettre en lumière les règles de fonctionnement.

Bien que Leiris refuse de conférer à son savoir quelque valeur positive que ce soit, il reste toujours une « volonté » de maintenir à la fois la nécessité d'un sujet et celle d'une relation codée, donc à

déchiffrer, avec les autres et les mondes. Encore une fois s'avère l'impossibilité de préétablir un sens dans *L'Afrique fantôme*. Le paradoxe pour le lecteur de *L'Afrique fantôme* est que, même si aucun sens n'est donné, il existe tout de même une position de maîtrise (autorité) qui se refuse pourtant d'être un quelconque pouvoir. A aucun moment Leiris ne légitime son entreprise tant ethnographique que scripturaire. Mais il nous appartient à nous-mêmes de le légitimer, c'est-à-dire de découvrir et d'établir le rapport qui peut exister entre un sujet et le monde.

Je terminerai par une citation. Lors de sa parution en 1934, un seul ethnographe a salué la qualité de *L'Afrique fantôme*, c'est le même qui poussera Leiris à ne jamais totalement substituer une attitude purement scientifique à la perspective littéraire qu'il adopte dans son travail ethnographique et dans ses réflexions anthropologiques. Il s'agit d'Alfred Métraux. Aussi, pour conclure, emploierai-je envers Leiris le même mot que ce dernier utilise pour saluer Alfred Métraux dans son article « Regard vers Alfred Métraux » : celui de poète.

J'entends par là, non point tellement quelqu'un qui écrit des poèmes, mais quelqu'un qui voudrait parvenir à une absolue saisie de ce en quoi il vit et à rompre son isolement par la communication de cette saisie.

## BIBLIOGRAPHIE

- Clifford, J. (1982). « Feuilles volantes ». In J. Hainard et R. Kaehr (éds), *Collections passion*. Neuchâtel : Musée d'ethnographie, pp. 101—113.
- Clifford, J. (1988). *The Predicament of Culture : Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*. Cambridge : Harvard University Press.
- Duvignaud, J. (1966). « Off Limits ». *La Nouvelle revue française*. Paris, 168, pp. 1060—1065.
- Glissant, M. (1956). « Michel Leiris ethnographe ». *Les Lettres nouvelles*. Paris, 4(43), pp. 609—621.
- Hollier, D. (1979). *Le Collège de sociologie*. Paris : Gallimard, Idées.
- Jamin, J. (1980). « Un sacré collège ou les apprentis sorciers de la sociologie ». *Cahiers internationaux de sociologie*. Paris, 68, pp. 5—30.
- Jamin, J. (1982). « Objets trouvés des paradis perdus : à propos de la mission Dakar-Djibouti ». In J. Hainard et R. Kaehr (éds), *Collections passion*. Neuchâtel : Musée d'ethnographie, pp. 69—100.
- Jamin, J. et Price, S. (1988). « Entretiens avec Michel Leiris ». *Gradhiva*. Paris, 4, pp. 29—56.
- Leiris, M. (1934). *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard.
- Leiris, M. (1969). « L'Ethnographe devant le colonialisme ». In M. Leiris, *Cinq études d'ethnologie*. Paris : Gonthier, pp. 83—112.
- Leiris, M. (1969). « Regard vers Alfred Métraux ». In M. Leiris, *Cinq études d'ethnologie*. Paris : Gonthier, pp. 129—137.
- Leiris, M. (1973). « De la littérature considérée comme une tauromachie ». In M. Leiris, *L'Age d'homme*. Paris : Gallimard, pp. 9—24.
- Reichler, C. (1989). « La Littérature comme interprétation symbolique ». In C. Reichler (dir.), *L'Interprétation des textes*. Paris : Minuit, pp. 81—113.
- Tubiana, J. (1979). « De l'ethnologie considérée comme une tauromachie ». *Sud*. Marseille, pp. 28-29, pp. 70—81.